



En choisissant son prénom, Oskar n'avait pas réalisé qu'il contenait « scar ». « Cicatrice », en anglais, comme cette partie de son histoire aujourd'hui inscrite en lui. Oskar a la peau blanche et les yeux pétillants de ceux qui viennent d'arriver à Paris pour déguster la vie étudiante. Son admission à Normale sup en poche, le voilà à l'ENS de Cachan où il étudie l'anglais. Des parents fonctionnaires dans les finances publiques, un petit demi-frère arrivé après leur séparation... Oskar a grandi en Mayenne, dans une famille traditionnelle. Une enfance simple, « tranquille même », dans laquelle il ne s'est jamais « senti anormal ». A chaque Noël, Oskar demande des livres, « et pas des poupées ou des voitures », comme si, inconsciemment, il refusait déjà les cases et la binarité. A l'époque, on l'appelle encore de ce prénom féminin qu'il préfère taire aujourd'hui. « C'est passé », balaye-t-il.

Plus jeune, il rêve « de pisser debout, de se balader torse nu... »

Avec l'adolescence, une dépression s'installe insidieusement sous ses paupières. « Je sentais que quelque chose clochait en moi et je ne comprenais pas. » Oskar noircit des pages et des nuits pour tenter de sortir ce quelque chose qui le remue. C'est le temps du corps qui se transforme. Une poitrine pousse dès le CM2 et atteint le bonnet E à l'entrée en seconde. « Mes seins étaient disproportionnés par rapport à ma taille, même d'un point de vue médical, ça me faisait mal au dos. » Son premier soutien-gorge, Oskar ne s'en souvient pas, comme s'il avait éclipsé ce rite de passage. Alors il tente de noyer sa chair dans des pulls extra-larges et s'imagine avec ses amies ce que ça ferait d'être un homme, « de pisser debout, de se balader torse nu... Des conneries. Mais ça me faisait du bien ».

Pourtant, le mal-être continue à résonner sous sa peau. Il l'enfouit un peu plus, le temps de sortir du lycée et de s'ouvrir un avenir en

classe préparatoire à Caen. Quitter le cocon, se détacher de la vie d'avant. Quand Oskar entre en prépa, la dépression lui colle toujours aux semelles. Il sèche la plupart des cours et s'enferme dans sa chambre d'étudiant. Un soir, dans une colocation, il rencontre un homme trans. « Cela a été comme une révélation, j'éprouvais une forme d'admiration pour cet homme nouveau. »

La graine prend racine. « Soit je réfléchissais, soit c'était fini », explique-t-il avec pudeur. Il demande à ses amis de s'adresser à lui au masculin par SMS : « Ça me rendait joyeux. Et c'est comme

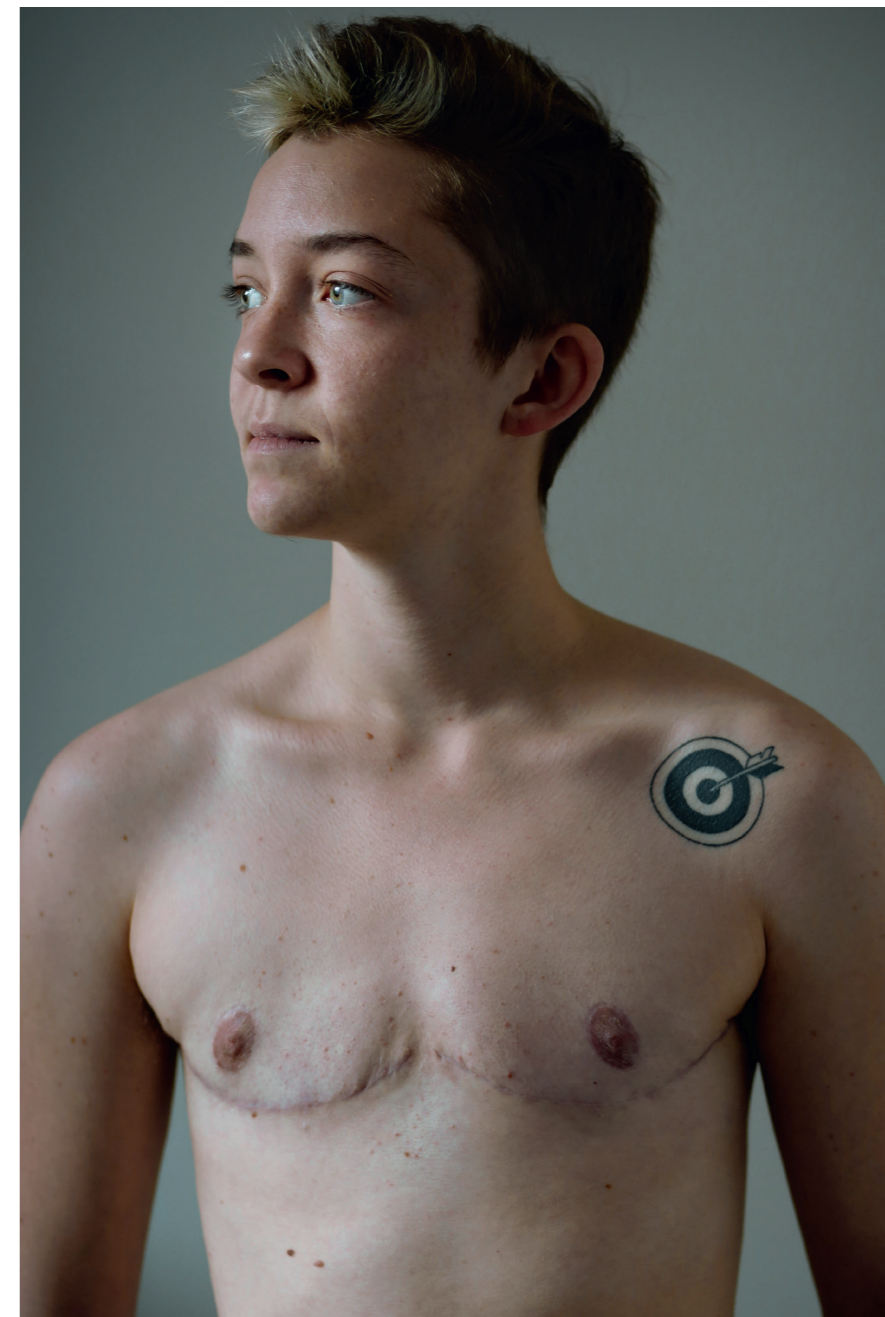
ça que j'ai réalisé que j'étais un homme. » Son père apprendra par hasard la décision de « sa fille ». « Quelques boxers – je ne mettais plus de culottes – séchaient dans ma chambre. Il est tombé dessus, et j'ai dû lui expliquer que j'étais trans... ça a été un gros choc. » Mais il n'ose pas en parler de vive voix à sa mère qui insiste régulièrement pour courir les magasins à la recherche de quelques jupes qui lui iraient si bien. « Alors je lui ai écrit une lettre que j'ai glissée sous son oreiller. » Puis Oskar reçoit un texto de sa mère : elle est chamboulée, mais elle l'aime et l'aimera toujours. « Une fois que je l'avais dit à mes parents, la transition pouvait commencer. »

« Quand je me suis réveillé de l'opération, j'étais heureux »

A la rentrée 2016, Oskar entame sa troisième année de classe préparatoire (dans le jargon on appelle cela « cuber »). Il décide de ne plus se cacher et d'en parler aux enseignants puis à la classe. Il chancelle devant ses camarades, mais tient bon : « Je veux que vous m'appeliez Oskar et que vous vous adressiez à moi au masculin. » Un soir, il commande sur internet un binder, un bandeau rigide pour cacher ces seins qui l'encombrent. « Mais ma poitrine était tellement grosse que ça ne tenait pas. J'ai continué de mettre des soutiens-gorge pour préserver ma peau en vue de l'opération. » C'est le retour des pulls extra-larges et de la pudeur. Il s'interdit toute relation amoureuse ou sexuelle tant qu'il a encore de la poitrine. « Je ne voulais pas qu'on me considère comme une femme, il fallait que je m'en débarrasse avant d'entrer à l'ENS, comme un nouveau départ. »

Cela s'est fait l'été dernier, à Lyon, dans une clinique privée et réputée. « Quand je me suis réveillé de l'opération, j'étais heureux » se souvient Oskar avec le même sourire qui inondait son visage ce jour-là. « Je n'ai pas osé toucher les cicatrices mais pour la première fois, en étant allongé, je pouvais voir mes pieds... C'était génial ! » Dans la chambre son père est là, à ses côtés. Sa mère n'a pas pu venir. Tant pis.

Malgré les cigarettes qu'il fume l'une après l'autre, la voix d'Oskar est encore douce comme une voix d'adolescent qui vacille parfois. « Avec les hormones, j'ai l'impression de vivre une seconde puberté. Entre l'acné, la pilosité et cette voix incertaine. » D'ailleurs, sur sa chaîne YouTube Oskar parle queer, il témoigne depuis de cette transition vers les graves. Aujourd'hui, Oskar porte un débardeur près du corps acheté dans le rayon hommes, qui laisse entrevoir ses cicatrices ainsi qu'une touffe de poils sous les bras. « Il me manque encore la barbe, cela me faciliterait la vie. Les



LA DERNIÈRE FOIS QUE...

Pour avoir enfin un corps en accord avec lui-même, Oskar, étudiant de 21 ans, est passé par la masectomie, une ablation de la poitrine.

✍ LÉA MINOD
📷 KAMILA STEPIEN POUR NEON

...J'AI EU DES SEINS

gens n'auraient plus à s'interroger sur mon genre. Mais je vais mieux. Je peux me regarder dans la glace ou dans les vitrines sans gêne, avec plaisir même. » Dans sa bouche, le mot « torse » a remplacé celui de « poitrine » et la pudeur qui allait avec se dissipe progressivement. « Aujourd'hui, je peux me mettre torse nu, même si j'ai parfois ce réflexe qu'on inculque aux petites filles de ne jamais montrer leurs seins... ça disparaît. » Tout s'estompe, comme ces cicatrices qui ne seront bientôt que des traces de sa vie d'avant. « Ça fait partie de mon identité. Je n'en ai pas honte. »